

Pour les modifier, il est toujours armé d'une force irrésistible, celle de l'opinion publique ; et le gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand par sa nature il sera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs lorsqu'elles auront de bons gouvernemens. Finissons. Mais auparavant jetons un coup-d'œil rapide sur le bien et sur le mal qu'a produits la découverte des deux Indes.

xv.  
Réflexions  
sur le bien et  
le mal que la  
découverte  
du Nouveau-  
Monde a fait  
à l'Europe.

Ce grand événement a perfectionné la construction des vaisseaux, la navigation, la géographie, l'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle, quelques autres connaissances ; et ces avantages n'ont été accompagnés d'aucun inconvénient connu.

Il a procuré à quelques empires de vastes domaines qui ont donné aux états fondateurs de l'éclat, de la puissance et des richesses. Mais que n'en a-t-il pas coûté pour mettre en valeur, pour gouverner ou pour défendre ces possessions lointaines ! Lorsque ces colonies seront arrivées au degré de culture, de lumière et de population qui leur convient, ne se détacheront-elles pas d'une patrie qui avait fondé sa splendeur sur leur prospérité ? Quelle sera l'époque de cette révolution ? On l'ignore ; mais il faut qu'elle se fasse.

L'Europe doit au Nouveau-Monde quelques commodités, quelques voluptés. Mais, avant d'avoir obtenu ces jouissances, étions-nous moins sains, moins robustes, moins intelligens, moins heu-

reux ? Ces frivoles avantages si cruellement obtenus, si inégalement partagés, si opiniâtrément disputés, valent-ils une goutte du sang qu'on a versé et qu'on versera ? Sont-ils à comparer à la vie d'un seul homme ? Combien n'en a-t-on pas sacrifié, n'en sacrifie-t-on pas, n'en sacrifiera-t-on pas dans la suite pour fournir à des besoins chimériques, dont ni l'autorité ni la raison ne nous délivreront jamais !

Les voyages sur toutes les mers ont affaibli la morgue nationale ; inspiré la tolérance civile et religieuse ; ramené le lien de la confraternité originelle ; inspiré les vrais principes d'une morale universelle fondée sur l'identité des besoins, des peines, des plaisirs, de tous les rapports communs aux hommes sous toutes les latitudes ; amené la pratique de la bienfaisance avec tout individu qui la réclame, quelles que soient ses mœurs, sa contrée, ses lois et sa religion. Mais en même temps les esprits ont été tournés vers les spéculations lucratives. Le sentiment de la gloire s'est affaibli. On a préféré la richesse à la célébrité ; et tout ce qui tendait à l'élévation a penché visiblement vers sa décadence.

Le Nouveau-Monde a multiplié parmi nous les métaux. Un désir vif de les obtenir a occasionné un grand mouvement sur le globe ; mais le mouvement n'est pas le bonheur. De qui l'or et l'argent ont-ils amélioré le sort ? Les nations qui les arrachent des entrailles de la terre ne croupissent-

elles pas dans l'ignorance, la superstition, la paresse, l'orgueil, ces vices les plus difficiles à déraciner lorsqu'ils ont jeté de profondes racines ? N'ont-elles pas perdu leur agriculture et leurs ateliers ? Leur existence n'est-elle pas précaire ? Si le peuple industriel et propriétaire d'un sol fertile s'avisait un jour de dire à l'autre peuple : Il y a trop long-temps que je fais un mauvais trafic avec vous, et je ne veux plus donner la chose pour le signe ; cette loi somptuaire ne serait-elle pas une sentence de mort contre la région qui n'a que des richesses de convention ? à moins que, dans son désespoir, celle-ci ne fermât ses mines pour ouvrir des sillons.

Les autres puissances de l'Europe pourraient bien n'avoir pas retiré plus d'avantage des trésors de l'Amérique. Si la répartition en a été égale ou proportionnée entre elles, aucune n'a diminué d'aisance, aucune n'a augmenté de force. Les rapports qui existaient dans les temps anciens existent encore. Supposons que quelque nation soit parvenue à acquérir une plus grande quantité de ces métaux que les nations rivales ; ou elle les enfouira, ou elle les jettera dans la circulation. Dans le premier cas, ce n'est que la propriété stérile d'une masse d'or superflue. Le second ne lui donnera qu'une supériorité momentanée, parce qu'avec le temps, et bientôt, toutes les choses vénales auront un prix proportionné à l'abondance des signes qui les représentent.

Voilà donc les maux attachés même aux avantages que nous devons à la découverte des deux Indes. Mais de combien de calamités, qui sont sans compensation, la conquête de ces régions n'a-t-elle pas été suivie ?

En les dépeuplant pour une longue suite de siècles, les dévastateurs n'ont-ils rien perdu eux-mêmes ? Si tout le sang qui a coulé dans ces contrées se fût rendu dans un réservoir commun ; si les cadavres eussent été entassés dans la même plaine, le sang, les cadavres des Européens n'y auraient-ils pas occupé un grand espace ? Le vide que ces émigrans avaient laissé a-t-il pu être promptement rempli sur leur terre natale, infectée d'un poison honteux et cruel du Nouveau-Monde, qui attaque jusqu'aux germes de la reproduction ?

Depuis les audacieuses tentatives de Colomb et de Gama, il s'est établi dans nos contrées un fanatisme jusqu'alors inconnu ; c'est celui des découvertes. On a parcouru et l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un et vers l'autre pôle pour y trouver quelques continens à envahir, quelques îles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguier, à massacrer. Celui qui éteindrait cette fureur ne mériterait-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre humain ?

La vie sédentaire est la seule favorable à la population ; celui qui voyage ne laisse point de postérité. La milice de terre avait créé une multitude

de célibataires. La milice de mer l'a presque doublée ; avec cette différence que les derniers sont exterminés par les maladies des vaisseaux , par les naufrages , par la fatigue , par les mauvaises nourritures et par les changemens de climat. Un soldat peut rentrer dans quelques-unes des professions utiles à la société. Un matelot est matelot pour toujours. Hors de service , il n'en revient à son pays que le besoin d'un hôpital de plus.

Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvages nomades. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées , qu'ils finissent par n'appartenir à aucune ; qui prennent des femmes où ils en trouvent , et ne les prennent que pour un besoin animal : de ces amphibies qui vivent à la surface des eaux ; qui ne descendent à terre que pour un moment ; pour qui toute plage habitable est égale ; qui n'ont vraiment ni pères , ni mères , ni enfans , ni frères , ni parens , ni amis , ni concitoyens ; en qui les liens les plus doux et les plus sacrés sont éteints ; qui quittent leur pays sans regret ; qui n'y rentrent qu'avec l'impatience d'en sortir , et à qui l'habitude d'un élément terrible donne un caractère féroce. Leur probité n'est pas à l'épreuve du passage de la ligne , et ils acquièrent des richesses en échange de leur vertu et de leur santé.

Cette soif insatiable de l'or a donné naissance au plus infâme , au plus atroce de tous les commerces , celui des esclaves. On parle des crimes

contre-nature , et l'on ne cite pas celui-là comme le plus exécrationnel. La plupart des nations de l'Europe s'en sont souillées , et un vil intérêt a étouffé dans leur cœur tous les sentimens qu'on doit à son semblable. Mais , sans ces bras , des contrées dont l'acquisition a coûté si cher resteraient incultes. Et ! laissez-les en friche , s'il faut que , pour les mettre en valeur , l'homme soit réduit à la condition de la brute , et dans celui qui achète , et dans celui qui vend , et dans celui qui est vendu.

Comptera-t-on pour rien la complication que les établissemens dans les deux Indes ont mise dans la machine du gouvernement ? Avant cette époque , les mains propres à tenir les rênes des empires étaient infiniment rares. Une administration plus embarrassée a exigé un génie plus vaste et des connaissances plus profondes. Les soins de souveraineté partagés entre les citoyens placés au pied du trône et les sujets fixés sous l'équateur ou près du pôle ont été insuffisans pour les uns et pour les autres. Tout est tombé dans la confusion. Les divers états ont languï sous le joug de l'oppression , et des guerres interminables ou sans cesse renouvelées ont fatigué et ensanglanté le globe.

Arrêtons-nous ici , et plaçons-nous au temps où l'Amérique et l'Inde étaient inconnues. Je m'adresse au plus cruel des Européens , et je lui dis : Il existe des régions qui te fourniront de riches métaux , des vêtemens agréables , des mets déli-

cieux. Mais lis cette histoire, et vois à quel prix la découverte t'en est promise. Veux-tu, ne veux-tu pas qu'elle se fasse ? Croit-on qu'il y eût un être assez infernal pour répondre : JE LE VEUX ? Eh bien ! il n'y aura pas dans l'avenir un seul instant où ma question n'ait la même force.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis sous vos yeux les bienfaits de la nature et les fruits de l'industrie. Trop souvent malheureux les uns par les autres, vous avez dû sentir que l'avarice jalouse et l'ambitieux orgueil repoussent loin de votre commune patrie le bonheur qui se présente à vous entre la paix et le commerce. Je l'ai appelé ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'est élevée en faveur de tous les hommes, sans distinction de secte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux par le rapport des mêmes besoins et des mêmes misères, comme ils le sont aux yeux de l'Être suprême par le rapport de leur faiblesse à sa puissance.

Je n'ai pas ignoré qu'assujettis à des maîtres, votre sort doit être surtout leur ouvrage, et qu'en vous parlant de vos maux, c'était leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le saint respect que l'on doit à l'humanité pût jamais ne pas s'accorder avec le respect dû à ses protecteurs naturels. Je me suis transporté en idée dans le conseil des puissances. J'ai parlé sans déguise-

ment et sans crainte, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi la grande cause que j'osais plaider. J'ai dit aux souverains quels étaient leurs devoirs et vos droits. Je leur ai retracé les funestes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent et faible qui laisse opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, et leur cœur a dû tressaillir. Je les ai avertis que, s'ils en détournaient les yeux, ces fidèles et effrayantes peintures seraient gravées sur le marbre de leur tombe, et accuseraient leur cendre que la postérité foulerait aux pieds.

Mais le talent n'est pas toujours égal au zèle. Il m'eût fallu sans doute beaucoup plus de cette pénétration qui aperçoit les moyens, et de cette éloquence qui persuade les vérités. Quelquefois peut-être mon âme a élevé mon génie ; mais je me suis senti le plus souvent accablé de mon sujet et de ma faiblesse.

Puissent des écrivains plus favorisés de la nature achever par leurs chefs-d'œuvre ce que mes essais ont commencé ! Puisse, sous les auspices de la philosophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre cette chaîne d'union et de bienfaisance qui doit rapprocher toutes les nations policées ! Puissent-elles ne plus porter aux nations sauvages l'exemple des vices et de l'oppression ! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuse révolution mon nom vive encore. Ce faible ouvrage, qui n'aura que le mérite d'en avoir pro-

duit de meilleurs, sera sans doute oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a été en moi au bonheur de mes semblables, et préparé peut-être de loin l'amélioration de leur sort. Cette douce pensée me tiendra lieu de gloire. Elle sera le charme de ma vieillesse, et la consolation de mes derniers instans.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

---

## TABLE DES INDICATIONS.

---

### LIVRE DIX-NEUVIÈME

ET DERNIER.

I. Religion.....	page 2
II. Gouvernement.....	17
III. Politique.....	150
IV. Guerre.....	169
V. Marine.....	198
VI. Commerce.....	220
VII. Agriculture.....	259
VIII. Manufactures.....	280
IX. Population.....	293
X. Impôts.....	323
XI. Crédit public.....	366
XII. Beaux-arts et belles-lettres.....	382
XIII. Philosophie.....	404
XIV. Morale.....	426
XV. Réflexions sur le bien et le mal que la découverte du Nouveau-Monde a faits à l'Europe.	450

FIN DE LA TABLE.